

## Essais étrangers

---

Number 35, March–April–May 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20128ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

### ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

(1989). Review of [Essais étrangers]. *Nuit blanche*, (35), 70–72.

**DESCARTES LE SCANDALEUX**  
**Dimitri Davidenko**  
**Laffont, 1988; 27,65 \$**

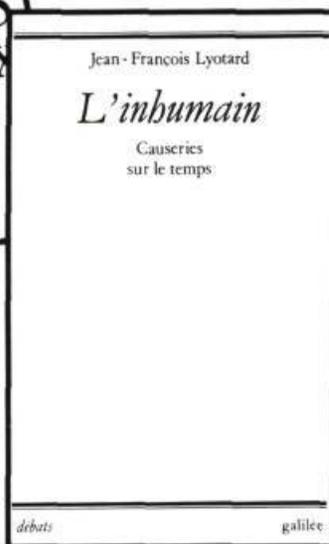
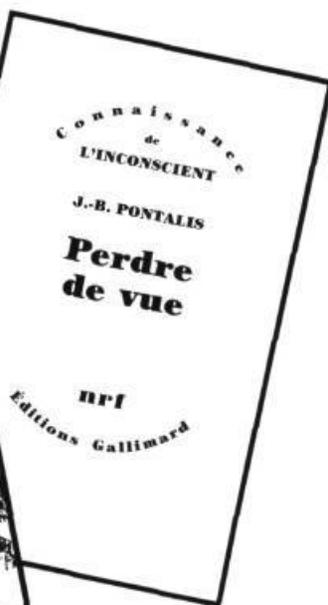
Drôle de bouquin. Avec un titre comme ça, *Descartes le scandaleux*, tout était possible: le *cogito* revu et corrigé dans son audace d'alors, l'existentialisme avant la lettre, les querelles théologiques et métaphysiques en plein 17<sup>e</sup> siècle, etc. Vu sous cet angle, il y avait a priori de quoi s'en mettre sous la dent.

Or, de toutes ces questions, néant! En revanche, que ne voilà-t-il pas l'évocation quasi-journalistique d'un Descartes bretteur, bagarreur, baiseur et tout et tout.

L'idée de mettre en scène et *in situ* ce grand philosophe n'était pas inintéressante: les nuits dangereuses d'un Paris sans éclairage, les intrigues de salon ou d'alcôves auxquelles n'échappait pas l'intelligentsia du moment, en mal d'audience ou en quête d'une charge rémunérée... Il demeure que ce procédé littéraire fait appel à un ressort dramatique un peu éculé dont le postulat pourrait se résumer au vieil adage selon lequel il n'y a pas grand homme pour son valet de chambre.

Mais l'auteur ne semble pas s'être systématiquement employé à démythifier le grand René (qu'il aurait traqué — pourquoi pas — par derrière ses oreillers et ses traversins). Non, il magnifie plutôt son personnage, mais en vantant les faits d'armes, les coups de rapière et de braguette d'icelui. Un cran de plus, quelques épithètes plus gouleyantes en surcroît, et on découvrirait presque un autre Rabelais sous l'austère visage de l'auteur des *Méditations!*

Pourtant, c'est un livre amusant. On y découvre une étrange figure de Descartes, né Chevalier du Perron, chétif et maladroite qui surcompense ses handicaps pour devenir l'une des plus grandes figures de son temps. Le livre est en outre truffé de toutes sortes de remarques et d'anecdotes qui sont loin d'être sans qualités évocatrices.



Pour certains, l'absence totale de références rendra douteuse la véracité du récit et des dialogues. C'est à notre sentiment plutôt laxisme de la part de l'éditeur (Robert Laffont n'est pourtant pas le dernier venu) qui aurait pu s'assurer de plus grand professionnalisme à ce sujet et éviter aussi des gaffes en bas de page, dans le genre: «sagesse, qui vient du latin sophia» (sophia, en grec, sapientia, en latin) (p. 78).

Peut-être, il faut s'en foutre, avec «un homme plein de sève, qui aimait le jeu, la ripaille, le vin et l'amour» (sic).

À déconseiller aux philosophes, sauf pour ceux qui entendent à rire et à lire au deuxième degré...

Pierre Tétu

**L'INHUMAIN**  
**Jean-François Lyotard**  
**Galilée, 1988; 39,95 \$**

Sur fond de modernité en crise et de réveil philosophique, Jean-François Lyotard (philosophe français emeritus) nous propose un recueil de causeries sur le temps qui passe et sur le temps qu'il fait aujourd'hui dans le monde effervescent des idées de pointe. Intitulé *L'in-*

*humain*, son livre se veut une indication concernant l'état des choses de notre développement. Un avertissement à propos de l'état des savoirs et des sciences dans un monde d'où le social menace de disparaître.

Cette idée que quelque chose de fondamental est en train d'être évacué par la porte grande ouverte de la modernité et du développement, Lyotard la reprend, la raffine depuis une dizaine d'années. Constatant d'une part la double faillite du marxisme et du capitalisme libéral et ramenant d'autre part l'enjeu des techno-sciences à la question de savoir si une pensée sera encore possible (*matériellement*, précise-t-il) quand le soleil explosera dans 4,5 milliards d'années, Lyotard, décidément, veut voir loin, très loin. Que sera cette pensée post-solaire? «L'intelligence artificielle pourra-t-elle emporter avec elle cette force (le désir) dans sa navigation interstellaire?»

Le citoyen, l'écrivain, l'artiste, eux, dans tout ça, pourront-ils encore comprendre ce qu'ils veulent (de toutes façons, l'ont-ils déjà su?)? Qu'un nouvel usage du langage prenne forme aujourd'hui signifie-t-il un progrès ou plutôt que l'espèce humaine n'a pas la moindre capacité de contrôler ce qui lui arrive? Ce que Lyotard nous dit, finalement, c'est peut-être que l'humain doit s'en mêler dès maintenant s'il veut être du voyage qui s'annonce à l'horizon infini des super-sciences.

Une bonne façon de commencer à travailler pour l'humain, c'est justement de lire ces causeries, pas toutes aisément accessibles, mais toutes empreintes des inquiétudes qui feront que, peut-être, après le nazisme, après le nucléaire, après le narcissisme aussi, après que les avatars du développement se seront eux-mêmes transformés et re-transformés en quelque chose qui ressemblera peut-être encore à de l'humain, il reste une place à bord pour la pensée, pour le merveilleux cerveau du philosophe, en somme... et peut-être aussi un peu d'espace pour la fraîcheur et pour le bruit d'un peu d'eau dans un jardin.

François Mailhot

**PERDRE DE VUE**  
**J.-B. Pontalis**  
**Gallimard, 1988; 37,50 \$**

Directeur, chez Gallimard, de la collection «Connaissance de l'inconscient» et de la *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, Jean-Baptiste Pontalis est aussi au nombre des traducteurs de Freud, auteur, avec Jean Laplanche, de l'inappréciable *Vocabulaire de psychanalyse* et préfacier de plusieurs essais, tant psychanalytiques que littéraires.

*Perdre de vue* rassemble une partie de ces préfaces (à des textes où la fiction sert de matériel à l'analyse), mais surtout des articles qui ont d'abord été publiés dans la *Nouvelle Revue de Psychanalyse*. Malgré tout le respect que nous devons à Pontalis, l'entreprise peut rapidement être soupçonnée d'opportunisme d'autant plus que, à première vue, la disparité des propos ne justifie pas leur réunion sous forme d'essai.

Mais, si ténu soit-il, un lien existe bel et bien. Les trois par-

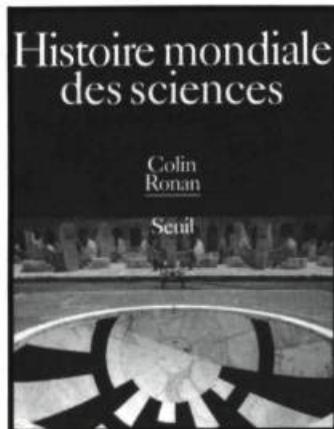
ties de *Perdre de vue* abordent une limite, une faiblesse, une impossibilité: «Se trouver ou se perdre dans le négatif» reconnaît la limite de la thérapie psychanalytique, quand l'inconnu que représente la guérison est repoussé au profit de la *sécurité* de la névrose; «Se dépandre de la croyance» traite de la faiblesse qui pousse à abandonner une croyance pour en adopter une autre, la psychanalyse, à ce titre, ne faisant pas exception; «S'éloigner du visible» examine, par le biais de textes sur le langage et la créativité, l'impossibilité de remédier à l'absence. Malgré tout, *Perdre de vue* n'a rien d'un douloureux constat d'échec; il apparaît au contraire comme une saine démythification et écarte la tentation de faire de la psychanalyse une panacée. De plus, la mélancolie des propos sied à merveille au style de Pontalis dont la lecture, ou la relecture, est toujours un plaisir.

Hélène Gaudreau

**HISTOIRE MONDIALE  
DES SCIENCES**  
Colin Ronan  
Seuil, 1988; 72,95 \$

Depuis les premières tentatives d'explication du monde jusqu'aux récentes théories de la science moderne, Colin Ronan nous entraîne dans un passionnant voyage à destination de la connaissance. Dans un langage accessible, l'*Histoire mondiale des sciences* nous apprend comment, à travers les âges, les conceptions magiques ont fait place à des compréhensions nées de l'expérience.

La civilisation égyptienne, avec laquelle commence pour de bon l'histoire des sciences selon Ronan, semble bien évoluée pour une culture vieille de 5 000 ans. Mais le calendrier de 365 jours et l'écriture égyptienne, il ne faut jamais l'oublier, sont l'aboutissement d'une dizaine de millions d'années d'errance, de peurs et de tâtonnements de nos lointains ancêtres. Après l'Égypte et la Mésopotamie, la Grèce entre en scène avec éclat. Pythagore imagine il y a 2 500 ans que la Terre est ronde, sans pourtant en avoir fait le tour! Aristarque de Samos suggère vers l'an 300 avant J.-C. que la Terre tourne autour du Soleil. Il faudra attendre dix-huit siècles pour re-



découvrir enfin cette réalité aujourd'hui tout à fait banale.

Beaucoup plus de développements de la connaissance qu'on le croit généralement se sont d'abord produits en Chine. Par ailleurs, les Chinois étaient moins limités que les Européens dans leurs activités d'observation de la nature. Ainsi, en l'an 1054, ils constataient l'explosion d'une supernova dont les vestiges sont connus aujourd'hui sous le nom de «nébuleuse du Crabe (ou du Cancer)». Or, au moment où les astronomes chinois consignaient les résultats de cette observation, les Européens ne pouvaient le faire officiellement, car selon les idées dominantes à l'époque le ciel était immuable.

Les Arabes, dont nous avons hérité les chiffres (beaucoup plus pratiques que ceux des Romains), ont préservé et enrichi la science grecque que l'Europe se réappropria vers la fin du Moyen Âge. Puis, surviennent la Renaissance avec Léonard de Vinci, la *révolution scientifique* avec entre autres Paracelse et Copernic; et l'histoire s'accélère... Au 19<sup>e</sup> siècle la science fait irruption dans le quotidien des individus; au 20<sup>e</sup> siècle la science s'élabore sur la place publique.

Le parti pris de Colin Ronan est de faire une histoire des «sciences pures». Sont donc exclues la «technologie» et les «sciences humaines». Néanmoins, Sigmund Freud a droit dans l'ouvrage à une petite photo accompagnée d'une légende présentant ses recherches comme les «fondements d'une école de psychologie très importante (sic) au XX<sup>e</sup> siècle».

Survoler 5 000 ans d'histoire des sciences: tâche périlleuse dont Colin Ronan s'acquitte avec bonheur. Et quoique certains passages nous sem-

blent trop peu approfondis, c'est le prix à payer pour embrasser un si vaste panorama en 675 pages *seulement*.

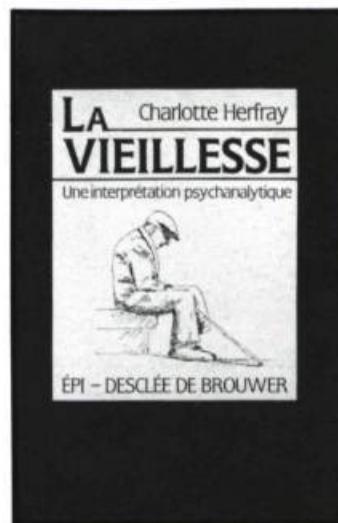
Gérald Baril

**LA VIEILLESSE  
UNE INTERPRÉTATION  
PSYCHANALYTIQUE**  
Charlotte Herfray  
Épi-Desclée de Brouwer,  
1988; 32,60 \$

Rares sont les livres aujourd'hui qui tiennent longtemps à la vitrine des librairies, celles-ci devant faire place nette pour de nouveaux produits de l'édition. Un court moment promu, le travail des auteurs retourne dans l'ombre d'où il a surgi. Ainsi, des oeuvres de qualité risquent d'échapper à l'attention qu'elles méritent. Ce qui est presque arrivé à un livre, attendu pourtant depuis des années, *La vieillesse, une interprétation psychanalytique*, publié aux éditions de l'Épi-Desclée de Brouwer.

L'auteure, maître de conférence à l'Université Louis-Pasteur de Strasbourg, tente — et c'est, à ma connaissance, la toute première fois en langue française — d'ajouter un éclairage psychanalytique à notre connaissance de la vieillesse. Nous disposons jusqu'ici d'une foule d'ouvrages ou d'articles autour des thèmes relevant de la psychologie du vieillissement. Avec Charlotte Herfray, nous puisons pour la première fois dans l'oeuvre et la pensée de Freud et de Lacan pour comprendre les transformations profondes de la personnalité aux dernières étapes de la vie, de la maturité et la retraite jusqu'à la mort. Charlotte Herfray nous livre ici, avec autant de clarté que de sensibilité, les résultats de sa réflexion et de sa fréquentation assidue des âges. J'ai lu et relu ce livre avec avidité, au point d'en détraquer la fragile reliure.

La vieillesse n'est pas une maladie, mais une période de la vie qui comporte des cycles jalonnés de crises spécifiques. Cycles et crises se répondent et se nourrissent mutuellement, en fonction de la structure de chaque personnalité et des effets de la conjoncture. Charlotte Herfray fait parler la vieillesse: crise narcissique, retour des conflits oedipiens et de l'angoisse de castration, nouvelles



formes du désir, changements dans la mémoire, transformations de l'image de soi, risques d'aliénation, enjeux de la confrontation avec la mort à soi-même et aux autres.

Ce dont je reste frappé, à la relecture du livre magnifique de Charlotte Herfray, c'est sans doute la subtile conjugaison du réalisme de l'analyse et de l'optimisme nécessaire devant l'inéluctabilité du déclin: «Mais quand nous nous sauvons de la ville parce qu'elle est condamnée, nous ne devons pas regarder derrière nous. La femme de Lot a été changée en statue de sel pour s'être retournée. Il fallait être sans égard (*ohne rucksicht*, c'est-à-dire sans regard en arrière) pour ce qui était derrière elle et qui devait être laissé, afin qu'elle pût être sauvée et qu'elle pût, elle, continuer à être témoin de vie.»

Si vous ne deviez acquérir, ou même lire qu'un seul livre, en ce temps de consommation effrénée de signes et de messages, choisissez celui de Charlotte Herfray, car c'est enfin un livre de vie.

Jean Carette

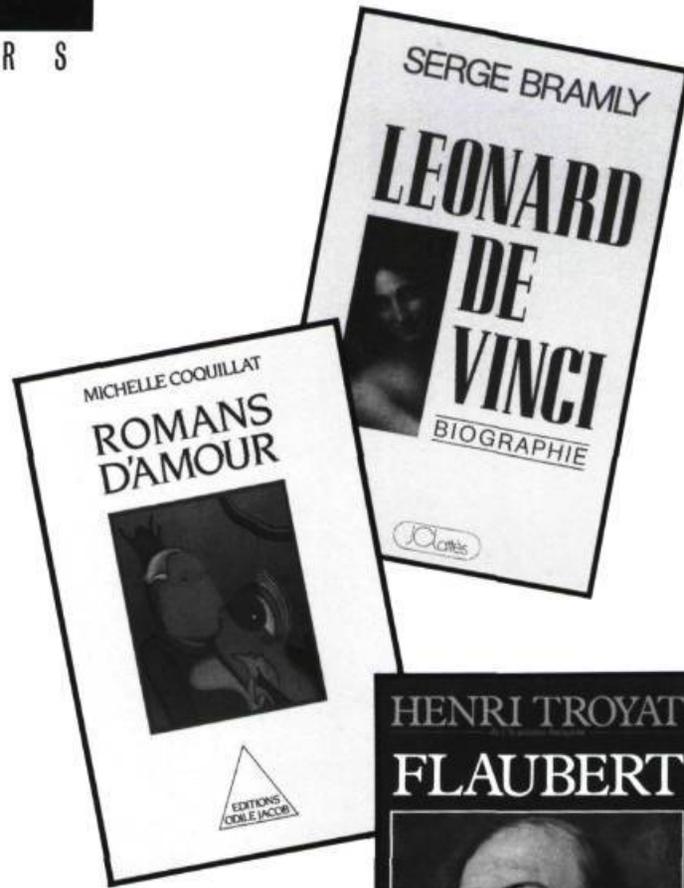
**ROMANS D'AMOUR**  
Michelle Coquillat  
Odile Jacob,  
1988; 32,95 \$

La trame des romans Harlequin, ces dignes successeurs du roman de gare du début du siècle, tout le monde connaît. Elle, pauvre fille généralement orpheline, effarouchée devant les mystères de la vie et occupant une fonction — modernité oblige — forcément subalterne — ne bouleversons pas les traditions, cherche l'homme vrai. Lui, donc, riche, viril — 1,85 mètre, 80 kg, ▶

épaules larges, cheveux bruns et menton carré —, insolent et cynique, qui reconnaît la vraie femme à son infériorité économique, à sa faiblesse physique, à une ignorance imbécile qui la plonge dans des situations invraisemblablement embarrassantes, et à sa morale d'un autre siècle. Aussi ne s'agit-il pas de dissenter sur la vision des hommes et des femmes proposée par les romans Harlequin, puisqu'elle est d'une transparente évidence. Il faut plutôt se demander comment ces stéréotypes perdurent en ces années où les femmes voyagent en classe affaires, investissent les professions libérales et parfois les directions d'entreprises, font de la politique active et sont des intellectuelles patentées. En somme comment, à une heure où l'on parle surtout des grandeurs et des misères de la *superwoman*, les romans d'amour peuvent-ils sembler aussi déconnectés d'avec le monde réel?

Pour Michelle Coquillat, le roman Harlequin est l'histoire d'une initiation. On y ressasse en substance le discours de la vieille garde phalocrate pas même bcbg: vous avez gagné quoi, mesdames, à faire la même chose que nous? Le roman Harlequin montre *ad nauseam* qu'il n'est pas dans la nature de la femme de travailler, d'être autonome et d'avoir de multiples aventures sentimentales. Et celle qui porte en elle le potentiel de la vraie femme — parce que, vous le savez comme moi, il en existe de fausses — gratifiera de sa soumission éternelle l'homme qui l'aura remise dans le droit chemin.

Cette sociologie du roman de gare trouve son sens dans cette ultime question soulevée par Michelle Coquillat: jusqu'à quel point — et tous phénomènes sociaux confondus — sommes-nous, hommes et femmes, tributaires de ce modèle? Si vous répugnez à répondre pour vous-même, jetez un coup d'oeil sur les annonces personnelles de *La Presse*: dans l'énorme tas du samedi, vous trouverez sûre-



ment — c'est l'implacable loi du nombre — des pistes.

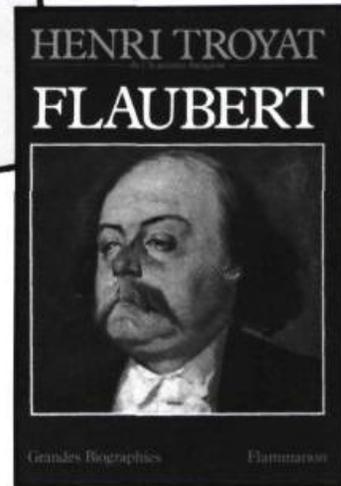
Francine Bordeleau

**FLAUBERT**  
**Henri Troyat**  
**Flammarion, 1988; 37,00 \$**

Cette nouvelle biographie de Flaubert écrite par Henri Troyat est un *produit* soigné, made in Académie française.

Le lecteur en retirera l'impression étrange que Troyat lui-même était dissimulé derrière un rideau, embusqué dans un placard, ou encore caché sous le lit de Flaubert; de ce fait, Troyat s'autorise à nous rapporter la *vraie vie* de Gustave. Mis à part ce travers propre aux *biographies romancées*, je dois reconnaître que cet ouvrage représente une bonne introduction à la vie de ce *saint martyr* de la langue française.

Je n'ai relevé aucune hérésie notable dans l'énoncé des faits et gestes du bon *cruchard* (sobriquet dont Flaubert s'affublait lui-même); aussi je suis enclin à donner un *imprimatur* bienveillant au dénommé Troyat. Pourtant il ne faut pas trop abuser de ce genre de *biographies* et Troyat en a écrit un nombre considérable qui vont de Tolstoï, Gogol, Lermontof, en passant par la grande Catherine; on risque finalement de les confon-



dre toutes, tant elles utilisent les mêmes recettes d'écriture.

Flaubert n'a pas dit: «La grande Catherine c'est moi!» mais seulement «Madame Bovary, c'est moi».

Patrice Remia

**LÉONARD DE VINCI**  
**Serge Bramly**  
**J.C. Lattès, 1988; 49,95 \$**

Serge Bramly décrit ainsi le projet qui est à la base de son livre: «J'aimerais comprendre comment, par quel cheminement, Léonard en est arrivé à son visage de la fin. Pour cela, j'essaierai de ne pas trop construire (...) mais m'efforcerais autant que possible de *reconstituer* les choses (sans négliger aucune piste, aucune hypothèse, bien sûr), en reprenant l'enquête à zéro, (...)».

Reconstituer. Il le fallait bien puisqu'il y a tant de zones obscures dans la vie de Léonard. Bramly travaille comme les archéologues qui reconstituent un

vase à partir de quelques fragments, une ville ancienne à partir des fondations de quelques édifices et de trois pans de murs à moitié écroulés. Il se sert pour cela d'un premier outil qui est l'analyse serrée des moindres faits et documents. Celle qu'il fait du brouillon de l'offre de service de Léonard à Ludovic Sforza est un modèle dont on pourrait se servir dans les écoles. Son deuxième outil en est un dont se servent beaucoup, j'imagine, les biographes: l'empathie. Chaque fois que l'information fait défaut, il se met à la place de Léonard et essaie d'imaginer ses réactions. La finesse de son analyse combinée à son effort d'empathie, plus une solide érudition, lui donnent les moyens de faire revivre pour nous l'un des personnages les plus étonnants de l'histoire.

La liste des domaines abordés par Léonard de Vinci est de nature à lasser n'importe qui: architecture, urbanisme, optique, aéronautique, horlogerie, botanique... arrêtons là. Ses découvertes et ses innovations sont multiples et témoignent d'un véritable esprit pionnier. On le dit beau, chantant à merveille, capable d'improviser en s'accompagnant au luth. À la fin, il fait penser à ce hêtre extraordinaire décrit par Giono dans son *Roi sans divertissement*: inquiétant à force de réunir tant de qualités et de talents; monstrueux à force d'être protéiforme. On reste partagé entre l'admiration et la perplexité.

Quelques mots-clés pourraient résumer le personnage. Émerveillement: tout l'intéresse, tout l'attire; c'est le point de départ. Totalité: inventorier, assimiler complètement, dépasser si possible le savoir de son époque. Imagination: d'une fécondité hors du commun. Innovation: ne jamais refaire ce qui a été fait avant lui, surtout en peinture; perfectionner, trouver des applications inédites à des choses existantes. Tel nous apparaît Léonard de Vinci à travers le portrait qu'en fait Serge Bramly. Celui-ci n'avait pas la tâche facile, aussi bien en raison de la rareté des documents de première main que de la complexité du personnage. Pourtant, il parvient avec succès, me semble-t-il, à *reconstituer* le destin de Vinci. On en a pour son argent, croyez-moi. Bravo Serge Bramly!

Jacques Martineau